

FRANÇOIS JULLIEN

De
la
vraie
vie

De
la
vraie
vie

François Jullien

De
la
vraie
vie

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0812-9

Dépôt légal : 2020, janvier

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2020
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

à Esther Lin,
de vera vita

I. Vie absente

1. La vie se tasse, tout comme la terre se tasse. Elle s'entasse de jour en jour sous une lourdeur invisible. Sous une pesanteur qui s'est secrétée d'elle-même et s'accumule : des possibles se sont rétractés qu'on ne peut même plus imaginer. Mais s'agit-il seulement de cela ? Un soupçon s'est insidieusement levé, un matin – la journée n'ayant pas encore imposé son cours, projeté sa fatalité – que la vie pourrait être tout autre que la vie qu'on vit. Soupçon insidieux comme il est vertigineux, peut-être le plus vieux soupçon du monde, peut-être même né avec le monde : que la vie qu'on vit n'est peut-être pas vraiment la vie. Que celle-ci, dans sa ressource intime, je n'ai peut-être pas commencé de l'explorer : je n'ai peut-être toujours pas commencé de *vraiment vivre*. Le roman lui-même, lui dont on dit qu'il décrit la vie, l'a-t-il assez réfléchi : que cette vie-ci, celle qu'on s'entend à nommer « la vie », n'est plus peut-être qu'une apparence ou

De la vraie vie

qu'un semblant de vie ? N'est plus peut-être, s'étant vidée d'elle-même, à notre insu, que son simulacre ou sa parodie. Que nous sommes peut-être en train de passer, sans même nous en apercevoir, à côté de la « vraie vie », à côté de la *vie qui vit*. Ou du moins commençons de le dire ainsi, dans ces mots les plus ordinaires qui sont comme un premier coup de filet lancé sur ce que, peut-être, on voudrait le moins savoir : que nos vies *peut-être* ne sont que des pseudo-vies. — Or ce soupçon, une fois entrevu, le laissera-t-on retomber dans l'oubli comme on tâche d'oublier un mauvais rêve ? Devra-t-on le laisser recouvrir, le laisser s'enfouir sous la vie comme avant, sous la vie comme hier, sous la vie qui inlassablement se reproduit ? Sous la vie qui n'est plus, toujours, qu'à l'image de la vie telle qu'on s'y est fait, qu'on en est devenu familier et qui va sitôt s'imposer à nouveau à nous, en ce jour qui commence, comme une évidence qu'on ne songera plus à ébranler. Et cela si discrètement bien sûr, comme si de rien n'était...

Ce soupçon entrevu, ces premiers mots jetés, j'hésiterais moi-même à les prolonger, je l'avoue, tant je crains tout ce qui s'approcherait un tant soit peu de ce qui menace à présent – collectivement – notre pensée : le marché du bonheur et du développement qu'on dit « personnel » laissant accroire qu'ils font penser. Ils ont fait du thème de

Vie absente

la « vie » leur commerce en encombrant si massivement les librairies sous leur pseudo-philosophie. En France... Mais n'est-ce pas aussi dans toute l'Europe ? Et ailleurs... N'aura-t-on jamais assez de ces livres dont on dit, dans le langage de la publicité, qu'ils « font du bien » ? Une telle préoccupation s'est si bien imposée à nous, de plus en plus exclusive, rétractée sur le seul souci du vital, en même temps qu'invoquant le « spirituel », mais sans plus d'idéal, sans plus d'élaboration ni d'exigence. Au point qu'on ne songe même plus à s'en inquiéter. Se gonflant de formules de bon sens ou reprises au fond sempiternel de la sagesse, une telle boursoufflure – comme imposture – en est venue à former l'idéologie dominante, aujourd'hui, en recouvrant toute ambition de l'esprit. Est-ce à jamais ?

Une telle débilité menace la philosophie de la même façon que nos vies sont menacées par la pseudo-vie ; et celle-ci ne peut qu'être aggravée par ce que celle-là contient de pensée factice. Cette pensée paresseuse, de repli, de *repli* de la pensée et conjointement de la vie, se satisfaisant des banalités d'une sous-pensée qui ne donne pas plus à penser qu'à vivre, est bien ce contre quoi, désormais, il faut se dresser. Ce dont il faut s'alarmer, contre quoi il faudrait s'armer, pour ne pas laisser nos vies dépérir sous l'ineptie. Mais cela est d'autant plus difficile que ce « quoi » (du « contre quoi » se lever)

De la vraie vie

est sans consistance et qu'on ne voit pas non plus « au nom de quoi » le critiquer. Sauf à penser peut-être comment la « vraie vie » pourrait se constituer en concept dénonçant du même coup les deux : l'affaissement dans la pseudo-vie comme dans la pseudo-pensée. Ou sinon comment y parer ?

Aussi ce soupçon apparu un matin dans la vie, mais touchant la vie même, lui que la pseudo-philosophie ne tend qu'à camoufler sous ses faux-semblants, ses boniments, vaudra-t-il la peine, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, de le fixer en face à face : comment cet oubli et cette oblitération de la vie dans la vie ont-ils pu se réaliser ? Un tel ébranlement soudain de la vie dans la vie, à cet instant aussi profond qu'un séisme, allant jusqu'à nous faire douter que cette vie-ci soit vraiment la vie, on peut attendre, il est vrai, avec la journée qui s'installe, et tout ce qui déjà s'en déballe, qu'il commence de s'amortir et de s'apaiser. Que la vie redevenue « comme elle est », dit-on de façon facile pour retrouver sa tranquillité. Cet ébranlement qui laissait entrevoir, un matin, qu'une autre vie serait possible, on peut attendre que lui-même se tasse, de même que la vie « se tasse ». De ce que la vie vécue soit une vie rabattue, on peut toujours vouloir s'accommoder... Qui ne fait d'ailleurs, plus ou moins, comme si ce soupçon quant à la vie même, quant à ce qui serait comme une fausseté de la vie

Vie absente

dans laquelle a sombré la vie, il ne l'avait pas vraiment éprouvé ? Il y a comme une entente tacite à se le dissimuler. — Ou bien m'arrêterai-je sur cela même et dit aussi brutalement : que, tout en étant en vie, je ne vis pas « vraiment » ? Non pas tant que la vie « fuit », *vita fugit*, ce contre quoi depuis toujours on n'a cessé de déclamer. Mais parce qu'on se contenterait de ce qui n'est qu'un semblant de vie ; et que, à de la « vraie vie », ne serait-ce qu'un fugitif instant, on n'a peut-être toujours pas accédé.

Car même s'il ne s'agit là que d'une idée venue un matin, voire qu'on voudrait chasser d'un revers de la main comme une idée importune, cela parce qu'on a le pressentiment qu'elle ne pourrait que troubler le cours maîtrisé, auquel on « s'est fait », de sa vie, voici que quelque chose comme un vertige — celui de la vie se dénonçant en apparence — n'en a pas moins débuté. Si on ne se hâte pas de recouvrir ce qui là se fait jour — et qui peut-être fait signe — par tout ce qu'on a ordinairement dans la tête, comme on jette le premier drap venu pour éteindre un début d'incendie, c'est tout ce qui faisait tenir jusque-là ma vie qui se met alors à brûler, comme un décor de théâtre, comme carton-pâte, et laisse voir son inanité. Or qu'est-ce qui apparaît soudain là qui ne concernerait pas seulement une vie individuelle, repliée qu'elle est dans la singularité de son histoire ? Mais qui se découvre en son

De la vraie vie

fond *existentiel* : que la vie a *déserté* la vie, et cela sans qu'on s'en rende compte. C'est-à-dire que la vie est tombée en déshérence de ce qui fait effectivement la vie ; ou qu'il y a défaillance de la vie dans la vie ou bien disons sa défection. Ce pourquoi la vie ne cesse de basculer en apparence et de sécréter sa contrefaçon. Ce qu'on nommera la « vraie vie », dès lors, n'est pas la vie telle qu'elle « devrait être », mais n'est pas, et qu'on n'a cessé de la célébrer pour s'en lamenter. Elle est au contraire la vie qui *est effectivement la vie*, telle qu'elle ne se serait pas laissé falsifier, et d'abord au point de dissimuler cette désertification dont elle est affectée. D'où vient que, alors même que nous sommes en vie, subsiste comme une nostalgie de la vie dans la vie – qui n'a pas un jour éprouvé celle-ci ? Ou bien ne s'agirait-il là que d'une pensée hantant la modernité ? Les Grecs (les « heureux » Grecs), eux qui représentaient les dieux au détour du chemin venant au-devant des hommes, en auraient-ils encore été exemptés ?

Une chose, en tout cas, est sûre : quand on dit (au réveil d'un mauvais rêve, quand on relève de maladie...) qu'on est maintenant décidé à « croquer » la vie, « à pleines dents », comme on croque une pomme, la formule, nonobstant sa valeur de résolution, est fallacieuse. La vie ne se laisse jamais « croquer » – et même se laisse-t-elle aborder ? –

Vie absente

dans ce qui serait son immédiateté présente. On dit aussi qu'il faut « profiter de la vie »... « Tant qu'on est en vie... » Mais on ne peut « profiter » de la vie, car la vie n'est pas quelque chose comme un « bien », même temporairement possédé, dont on puisse ainsi directement, l'ayant sous la main, tirer parti ; dont on puisse « cueillir » le fruit, selon la formule familière : comme si l'on pouvait consommer la vie. C'est plutôt par recul, à distance, dans le souvenir, ou peut-être en rêve, qu'on commence à voir se profiler, comme dans une brèche, ce que serait peut-être plus essentiellement la vie. Car le paradoxe fondamental de la vie est que la vie *ne coïncide pas* avec la vie, et cela de façon originaire. Si « la vraie vie est absente », comme l'a dit Rimbaud dans une formule décisive, acquise à tout jamais, cela ne vient pas, bien sûr, de quelque infortune ou malheur personnel, qui serait plus ou moins anecdotique, mais de cette contradiction majeure, qui est celle même de la vie : « Je suis au fond du monde », dit la Vierge folle d'*Une saison en enfer*, « au fond du monde » comme au fond du gouffre. Or, en même temps, est-il reconnu aussitôt, « nous ne sommes pas au monde »... À ce monde, ici même, nous n'avons pas encore accédé.

Ce monde-ci, cette vie-ci, ne sont-ils pas déjà perdus ? La « vraie vie » serait-elle *perdue* à jamais ? Aussi ne cessons-nous de vouloir

De la vraie vie

« retrouver et ressaisir », dit de son côté Proust à la fin du *Temps retrouvé*, « cette réalité loin de laquelle nous vivons », cette réalité de la vraie vie « de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons ». Déjà, au stade le plus immédiat et le plus ordinaire, ou qui même est originaire : la vie s'est laissé réduire à des sensations déjà balisées, déjà normalisées et codifiées. Elle nous enferme dans le pseudo-décor, où que nous allions, où que nous nous aventurions, de ce qui ne peut plus être, dès lors, qu'une pseudo-perception. Or cette réalité « que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue » est bien « tout simplement notre vie ». C'est-à-dire la « vraie vie », la nomme aussitôt Proust : la « vraie vie » est « cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant tous les hommes », mais qu'ils ne « voient » pas, parce qu'ils n'ont pas cherché à l'« éclaircir ». — Or, sommes-nous cependant en quête d'autre chose, durant toute notre vie, que d'une vie qui ne soit pas qu'apparence ou semblant de vie, qui ne soit pas qu'une *pseudo-vie* — qui soit effectivement la « vraie vie » ? Toute morale ne vient qu'après. Et même, si l'on accédait à de la « vraie vie », faudrait-il encore de la morale ?

Tout roman d'ailleurs, dès lors qu'il creuse un tant soit peu dans la matière de la vie, ne devient-il

Vie absente

pas explorateur de la « vraie vie » ? Ne devrait-il pas s'appeler toujours, génériquement, *La vraie vie* ? Soit un personnage ne fait que rêver à celle-ci, n'a pas le courage de s'y risquer, ou bien en caresse la possibilité sans passer à l'acte : il laisse sa vie s'enfouir, sans plus de volonté, sous les sédimentations du quotidien, voire les secousses de l'Histoire (Frédéric Moreau dans *L'Éducation sentimentale*). Ou bien la vraie vie affleure enfin entre les Amants une fois qu'ils ont traversé – transpercé – la pseudo-vie précédente, ses ambitions fallacieuses, qu'ils ont su sacrifier tout le reste : Julien Sorel avec Mme de Rênal, le dernier jour, dans la tour de Besançon, avant même qu'on lui tranche la tête parce qu'il a osé se révolter contre la pseudo-vie de la société. Ou de la vraie vie s'infiltré dans la vie de façon fortuite, par une rencontre, un jour, de façon apparemment inopinée, mais qui fait discrètement son chemin à travers la vie installée, la vie conforme où peu à peu l'on ne vivait plus. Ce qui se lève alors, d'enseveli dans la vie, tourne soudain en bourrasque et fait tout basculer : l'impossibilité d'y trouver la vraie vie conduit alors au désastre (*Anna Karénine*). Ou bien encore le romancier contrapose les deux : la vie ordinaire, qui se passe entre les accommodements, les ménagements et les aménagements sans fin, la tendresse mais aussi la résignation, les deux condamnant finalement la vie ; et, sur une autre

De la vraie vie

scène, une vie qui accède à la vraie vie en osant rompre, par son courage, le cercle d'un destin prêt à l'engloutir (dans *Les Affinités électives*, de Goethe, tel que Walter Benjamin en conçoit la structure).

2. Nous avons donc d'abord à faire face à ce paradoxe devant lequel se trouve si démunie la pensée. Car, d'une part, nous le savons tous, vivre est ce qui seul importe. Mais, d'autre part, la pensée a si peu prise sur ce qu'est vivre. Que vivre soit ce qui compte « avant tout », dont dépend « tout le reste », que ce reste ne soit que rajout comptant si peu, est ce qui se rappelle en effet à quiconque, si brutalement, dès lors que (à la guerre, dans la maladie...) vivre se voit mis en péril, ne paraît plus aller de soi, ne se tient plus coi dans son immanence ; et déjà qu'il est tiré de son silence par la souffrance... Mais, d'autre part, vivre ne peut se poser en but suffisant de nos vies : parce que vivre nous est *déjà* donné ; que, dans ce vivre, nous sommes depuis toujours – avant même que d'en avoir conscience – engagés. C'est pourquoi *vivre*, à lui seul, ne peut avoir de vocation éthique ; et qu'il échappe désespérément à l'ambition théorique qui ne peut plus, dès lors, que construire « au-delà » de lui, comme depuis toujours l'a fait, l'outrepassant, la « méta »-physique.

Vie absente

Ou bien, sinon, on en revient fatalement aux mêmes banalités éculées du « bien vivre », aux formulations familières qui restent au seuil de la moralité et ne valent qu'à titre de rappel à l'ordre et de pis-aller. Celles-ci, ne pouvant s'approfondir, demeurent dans l'infra-philosophique, au niveau du truisme, et l'on ne peut donc qu'inlassablement les répéter. Tel le fameux « N'oublie pas de vivre ! », *memento vivere*, qu'on dit et redit, en tout temps comme en toute langue, qu'on se récite quotidiennement, qu'on ressasse à perpétuité, en disant là une évidence – en même temps qu'une urgence – qu'on ne saura jamais mieux expliciter. Mais cette injonction d'*avoir à vivre* peut-elle avoir un tant soit peu d'effet ? Or, du sein de cette impuissance de la pensée à penser la vie, penser la *vraie vie* n'ouvrirait-il pas une issue ? En remettant vivre à distance, en prenant du recul sur lui au nom du « vrai » de la vie, ou plutôt qu'est la vie, c'est-à-dire en faisant apparaître aussi comment la vie est portée à s'absenter et se falsifier d'elle-même, et cela au sein même de la vie, le concept de la « vraie vie », à l'envers du truisme, perce enfin une perspective où s'avancer.

Parce que cela est crucial pour accéder à ce qu'est vivre, comme aussi cela est déterminant pour le destin de la philosophie, il vaudra la peine de s'arrêter, un instant, sur cette incapacité de la philo-

De la vraie vie

sophie à penser « vivre ». À penser *vivre* dans ce qui fait son caractère propre ou plutôt, en son cas, son essentielle *impropriété* qui rend donc le fait de vivre si paradoxal et, par suite, échappant à la prise de la pensée. Car cela tient aux choix fonciers, si fonciers qu'ils ne peuvent être complètement réfléchis, autant dire donc aux partis pris, qui ont été, depuis les Grecs, ceux-là mêmes qui ont porté la philosophie dans son développement. Les Grecs, en effet, ont tôt fait le choix de l'universel par le concept, comme cela est attribué à Socrate. Or, « vivre », à l'encontre de l'universalité de l'« être » qu'atteint le concept, ne s'entend que sous la condition d'une individuation et relève strictement du *singulier* : *vivre*, à la différence de la *vie*, ne se laisse donc pas coucher sous des catégories.

Les Grecs ont fait en outre, ou plutôt en amont, le choix de penser selon le principe de non-contradiction (Parménide) et, par suite, en s'élevant à la pureté des essences (Platon), promouvant ainsi l'exigence de la clarté par séparation absolue des opposés. Or vivre est essentiellement contradictoire, ne s'aborde que dans le clair-obscur des passions, la confusion des sentiments, non pas tant leur « mélange », qui ne remet pas en question leur séparation de principe, que leur *ambiguïté*. — Plus élémentairement encore, les Grecs ont fait le choix de penser la « vérité » et cela par conformité